

DOSSIER ÉTRUSQUES

L'AUTEUR
Caroline Callard
est maître
de conférences
à l'université
Paris-Sorbonne.
Elle a notamment
publié *Le Prince*
et *la République*.
Histoire, pouvoir
et société dans
la Florence
des Médicis
au xvii^e siècle,
PUF 2007.

Les ancêtres rêvés des Médicis

Au xvi^e siècle, l'exhumation, en Toscane, de vestiges étrusques apporte aux Médicis une justification politique idéale. Une nouvelle légende naît : les maîtres de Florence seraient les descendants de cette civilisation puissante et autonome.

Par **Caroline Callard**

Au sein du vaste mouvement de redécouverte et de promotion du passé antique qui caractérise la Renaissance, la mémoire des Étrusques n'a pas manqué de susciter l'intérêt des humanistes toscans¹. Dès le départ, une dynamique se noue entre la curiosité philologique et antiquaire pour ce peuple mystérieux et le désir de s'en approprier le prestige à des fins politiques. Le mythe étrusque, opposé au mythe romano-impérial, apparaît ainsi dès le milieu du xiv^e siècle sous la plume du chroniqueur florentin Giovanni Villani. Il est frappant de trouver dans la *Nuova Cronica* (v. 1348) les éléments cardinaux qui en feront la fortune : l'exaltation d'un passé autochtone et indépendant de Rome, tout comme la conscience graduelle d'une dimension régionale propre à l'« Étrurie », qui conforte les visées de la République florentine sur les cités voisines.

Pour les républicains tels que le chancelier florentin Leonardo Bruni, c'est aussi l'Étrurie autochtone décrite par Denys d'Halicarnasse au

1^{er} siècle av. J.-C. qui est rappelée, celle de la confédération des douze cités-États libres faisant de la Toscane le berceau le plus ancien de la liberté républicaine. La graduelle mainmise des Médicis sur le pouvoir communal au xv^e siècle impose une révision du modèle politique étrusque ainsi défini. Dans son *Art d'édifier* publié en 1485 avec une dédicace d'Ange Politien à Laurent le Magnifique, Leon Battista Alberti évoque « les choses admirables qui se disent des rois étrusques », tel Porsenna, roi de Chiusi, dont Tite-Live rapporte qu'il inspirait une immense terreur au sénat romain, « tant était redoutable, à cette époque, la puissance de Chiusi, tant était grand le nom de Porsenna » (*Histoire romaine*, II, 9) et dont Alberti décrit, d'après un récit de Varron transmis par Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, XXXVI, 91-93), l'extraordinaire tombe monumentale dotée d'un labyrinthe.

Cette image d'une Étrurie monarchique reçoit, à la fin du xv^e siècle, l'appui inattendu d'un étrange personnage : Giovanni Nanni, écrivant sous le nom



Cosme I^{er}
à la « mode
étrusque »
Portrait de
Cosme I^{er} de
Médicis par
Francesco
Ferrucci del
Tadda (porphyre
et serpentine,
v. 1560-1570,
Bargello). La
redécouverte,
sous la houlette
de Côme,
de la technique
de taille
du porphyre,
matériau très dur
et réputé noble,
s'inscrit dans
la compétition
engagée alors
entre princes
pour la
récupération
du vocabulaire
et des modes
de glorification
antiques, en
particulier
impériales.



FLORENCE, MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE : LA COLLECTION/DOMINIQUE & ROBERTI

FLORENCE, MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE : AISA/VERMAGE

La Chimère et l'Orateur
Découverte en 1553, cette statue en bronze (v. 380-360 av. J.C.) représente une chimère, ce monstre où s'enchevêtrent les corps d'une chèvre, d'un lion et d'un serpent. Son état actuel est le fruit d'une restauration erronée datant du XVIII^e siècle : les trois têtes devraient menacer de concert leur imaginaire adversaire. L'Orateur (I^{er} siècle av. J.-C.), trouvé en 1566, faisait partie également de la collection de Cosme.

Cosme I^{er} de Médicis fut présenté comme un dompteur de chimères : celles qui auraient causé à Florence la discorde civile

d'Annius de Viterbe. Dans ses *Antiquitatum variarum* publiées à Rome en 1498, il prétend avoir retrouvé des fragments d'historiens de l'Antiquité permettant de reconstituer l'histoire étrusque. Les Étrusques y apparaissent comme les premiers habitants du monde après le Déluge, héritiers d'un Janus-Hercule que Noé aurait mené en Toscane et initié aux rites et à la doctrine des anciens Juifs. Par eux est enfin recousue la tunique du monde ancien, païen et chrétien. Cette invention d'un primat religieux des Toscans sur les Romains aura des effets durables.

Un autre élément vient transformer le rapport des Florentins au passé étrusque : la lente exhumation de ses vestiges à partir de la fin du XV^e siècle. Les patriciens florentins se mettent dès lors en quête de vases, d'urnes, de cistes – ces corbeilles contenant des objets dédiés au culte des divinités – et de statuettes que l'on déclare étrusques. Les artistes se mettent aussi à cette « mode étrusque » : des peintres tels que les frères Pollaiuolo adoptent des motifs étrusques (*putti* porte-guirlande, combats de lions et de dragons, scènes de chasse). Un potier d'Arezzo, grand-père de Giorgio Vasari, entend même retrouver la technique des céramiques

à figures rouges ou noires pour complaire à ce public de patriciens férus d'antiquités « locales ». Premier d'entre les collectionneurs, Laurent le Magnifique se voit offrir quatre vases « étrusques » retrouvés à l'occasion de fouilles pratiquées à Arezzo.

LA GÉOGRAPHIE DES FOUILLES CRÉE UN TERRITOIRE TOSCAN

La géographie des fouilles crée d'elle-même un territoire toscan alors à peine esquissé politiquement : ce sont les chambres funéraires de Tarquinia sous le pontificat d'Innocent VIII (1484-1492), les grands sarcophages retrouvés près de Viterbe en 1493, la « tombe de la mule » près de Sesto Fiorentino en 1494, l'hypogée de Castellina in Chianti en 1507, et, bien sûr, et presque continûment, les vases arétins.

Au siècle suivant, alors que les Médicis ont été une nouvelle fois chassés de Florence et la république restaurée, le pape Léon X, fils du Magnifique et passionné d'archéologie étrusque (il avait participé en personne aux fouilles d'Arezzo), fait des Étrusques les alliés objectifs

du retour de sa famille à Florence. Les cérémonies romaines organisées en 1513 pour la délivrance du titre de citoyen romain à Julien et Laurent de Médicis déclinent le thème inédit d'une collaboration des peuples romain et étrusque au service de l'idéal monarchique incarné par les Tarquins, rois étrusques de Rome. Et le retour des Médicis au pouvoir à Florence en 1530 sanctionne l'accomplissement de ces prophéties.

LA CHIMÈRE DE COSME

À la suite d'un siège très dur mené par les troupes hispanico-pontificales en 1530, la république de Florence capitule à nouveau. Deux ans plus tard, Alexandre de Médicis devient officiellement le premier duc de Florence. Mais ce n'est que sous le règne de Cosme I^{er} (1537-1574) que l'idéologie du nouveau régime se dote d'un imaginaire à la hauteur des nouveaux souverains de la Toscane, dans lequel l'Étrurie est amenée à jouer un rôle majeur.

En témoignage la publicité qui est donnée à l'exhumation archéologique du passé étrusque. Les ouvriers travaillant aux nouvelles fortifications d'Arezzo mettent au jour trois chefs-d'œuvre de la grande statuaire en bronze : la *Minerve* en 1552, la *Chimère* en 1553 et l'*Arringatore* (« l'Orateur ») en 1566. La *Minerve* d'Arezzo, aisément identifiable à son casque corinthien ainsi qu'à son *Gorgoneion*, est une statue culturelle, en réalité hellénistique, mais difficile à dater précisément (III^e ou début du I^{er} siècle av. J.-C. ?). En

revanche, il est aisé d'identifier l'*Orateur* (I^{er} siècle av. J.-C.), qui représente, en pied, un homme vêtu d'une courte toge et levant la main en haranguant le peuple ; le bas de sa tunique porte en effet une inscription étrusque qui le nomme (Aule Meteli) ainsi que le dieu auquel il consacre sa représentation.

Quant à la *Chimère*, il s'agit d'un ex-voto du début du IV^e siècle av. J.-C. de près de 65 centimètres de haut qui porte sur la face interne de sa patte arrière une inscription en caractères étrusques. Cosme I^{er} la réclame immédiatement et l'expose peu après au public dans la salle Léon-X du Palazzo Vecchio². En exposant l'animal fabuleux, prophète éloquent de la réussite de son pouvoir, il rend les Florentins témoins de la résurrection de la mythique Étrurie sous l'espèce du principat au moment même où il se rend maître de l'État siennois.

L'extraordinaire puissance expressive de l'animal passionne un public qui tisse autour de lui d'étranges légendes. Montaigne, de passage à Florence quelques années plus tard, s'en fait l'écho lorsqu'il consigne dans son journal,

sans trace d'aucun scepticisme, que la *Chimère* fut trouvée, d'après les Florentins, « dans une caverne des montagnes de ce pays, et mené vif il y a quelques années »³. De son côté, Giorgio Vasari, sans doute le plus habile propagandiste du pouvoir de Cosme, donne valeur de symbole politique à la statue étrusque : dans les *Ragionamenti*, qu'il achève en 1567, il compare Cosme à Bellérophon, ce héros de la mythologie grecque petit-fils de Sisyphus et vainqueur du monstre qui ravageait les montagnes de Lycie, mais encore à Léon X le quel, par sa libéralité, a soumis tous les hommes – ce que rappellent les fresques du même Vasari, dans la salle éponyme où se trouve la *Chimère*. Héritier de ces deux héros, Cosme est à son tour un dompteur de chimères, celles des Florentins nostalgiques du régime républicain, jugé coupable de susciter la discorde civile.

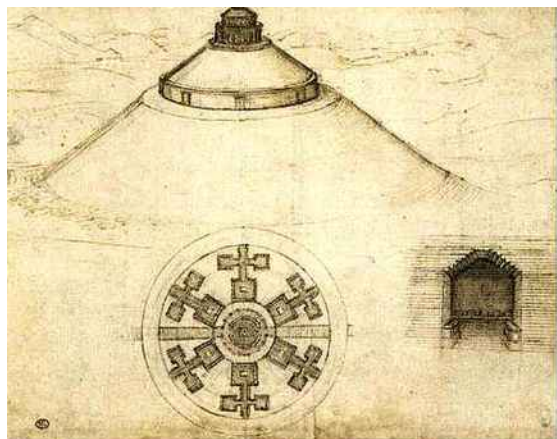
Symbole puissant, la sculpture revient un an plus tard sous la plume de Vasari dans la seconde édition de son maître ouvrage, les *Vies des plus excellents peintres, architectes et sculpteurs* (1568), dans un tout autre rôle. Vasari définit grâce à la *Chimère* les caractéristiques d'un « style toscan ». Gueule béante et crinière hirsute, le corps crispé dans un spasme d'agonie, le bronze étrusque délivre la leçon inaugurale d'une *maniera* caractérisée par le traitement réaliste et dramatique du sujet, ainsi que par l'adoption d'une posture sophistiquée. La *Rinascita* esthétique théorisée par les *Vies*, premier recueil d'histoire de l'art de l'âge moderne, se fait ici archéologie politique où les Médicis ne sont pas seulement les grands mécènes qui ont rendu possible l'éclat de la production artistique florentine mais les souverains d'un État dont les caractéristiques

*Devenu grand-duc,
Cosme saisit l'occasion
d'inscrire la
filiation étrusque
dans sa titulature*



SCALIA

Les fouilles de la Renaissance
Hypogée de Castellina in Chianti. Découvert en 1507, il fait partie, avec les sarcophages trouvés à Viterbe, les chambres funéraires de Tarquinia et la « tombe de la mule », près de Sesto Fiorentino, des découvertes d'un passé étrusque qui, à la Renaissance, dessinent un territoire toscan.



BAIN/THERRY LE MAGE

UN « MAUSOLÉE ÉTRUSQUE » : LE PROJET DE LÉONARD DE VINCI

Ce dessin de Léonard de Vinci, conservé au Cabinet des dessins du musée du Louvre, présente un plan cruciforme caractéristique des chambres funéraires étrusques ainsi celui de l'hypogée du tumulus de Montecalvario, découvert en 1507 près de Castellina in Chianti (page de gauche), et qui inspira probablement directement Léonard pour ce projet de mausolée. Un édifice analogue surmontait le Parnasse de Ferdinand de Médicis à Rome, cette colline artificielle aménagée en 1580 pour porter la villa Médicis – en détruisant deux édifices sacrés romains – et plantée de cyprès qui renforçaient sa connotation funéraire.

esthétiques et politiques, profondément idiosyncrasiques, puisent à la même source.

L'élargissement du mythe étrusque ne s'arrête pas là. Dans l'Académie florentine fondée par Cosme en 1541 – où entre l'essentiel de son équipe gouvernementale – les hommes de lettres travaillent à étoffer le récit des origines étrusques. Pier Francesco Giambullari publie ainsi en 1546 un ouvrage (*Il Gello*) approuvé officiellement par l'Académie, muni d'une dédicace à Cosme, qui reprend, légèrement modifiée, la trame d'Annius de Viterbe.

COSME I^{er}, DUX MAGNUS HETRUSCUS

Mais surtout, il s'intéresse au problème des origines de la langue florentine, qu'il fait dériver non pas du latin mais de l'étrusque qui, comme l'hébreu, aurait eu pour matrice l'araméen. Le nom de Florence ne proviendrait donc pas du latin *fluentia*, en référence à la confluence de l'Arno et du Mugnone, mais de l'étrusque *fir* et *hen*, respectivement « la fleur » et « la grâce » en araméen, ce qui donne « fleur de grâce » ou « fleur gracieuse ». Une étape ultérieure de cristallisation du mythe est franchie avec la parution de la première synthèse rassemblant toutes les connaissances sur l'Étrurie rédigée par l'humaniste français Guillaume Postel, également offerte à Cosme : *Des origines, institutions et mœurs de la région d'Étrurie* (Florence, 1551). Les années 1550 représentent à ce titre un moment de convergence entre l'exploration savante et archéologique du passé étrusque et le mythe politique que les Médicis cherchent à incarner.

Les deux fils tendent par la suite à se dénouer. D'une part, alors que Vasari travaille à Rome, le nouveau savant affilié au régime, Vincenzo

Borghini, au nom d'une rigueur philologique affirmée avec hauteur, démolit une à une les théories étrusques d'Annius et de Postel. D'autre part, l'heureuse conjoncture qui avait permis à Cosme d'acquérir trois bronzes spectaculaires en l'espace de quinze ans, faute d'autres trouvailles, n'a pas de suite et le collectionnisme étrusque médicéen marque le pas.

Pour autant, cette redistribution des objets du passé étrusque le long du clivage entre discours savants et langages courtisans s'opère sans véritable heurt et les Médicis continuent d'en exploiter le vocabulaire. Ainsi, lorsqu'en 1569 Cosme obtient la reconnaissance par le pape du titre de « grand-duc », il saisit l'occasion d'inscrire la filiation étrusque dans la titulature : le bref de Pie V évoque le « *dilecto filio nobili viro Cosmo Medices Ethruriae prinvinciae sibi subactae Magno Duci* », utilisant le terme d'Etruria au lieu de Tuscia, qui désignait auparavant la Toscane. Un humaniste français de la cour de Pie V, Marc-Antoine Muret, célèbre alors Cosme en tant que « *Dux Magnus Hetruscus* », troisième du titre après Janus et Porsenna.

L'évocation du passé étrusque entre dans la grammaire de la célébration princière. Les recherches récemment menées dans les jardins de la villa Médicis à Rome permettent de penser que leur « Parnasse » a été conçu comme un tumulus étrusque ; plus précisément, son lien avec un réseau de galeries souterraines inextricable permet d'y voir une possible allusion renaissante au tombeau labyrinthique du roi Porsenna. Le cardinal Ferdinand de Médicis, qui fait construire la villa en 1576, aurait ainsi choisi d'affirmer ses origines mythiques « étrusques », dans un esprit d'émulation avec le modèle paternel fondé sur l'exaltation de la figure d'Auguste. Lorsqu'une vingtaine d'années plus tard il renonce au cardinalat pour ceindre la couronne des grands-ducs de Toscane, Ferdinand se présente plus directement encore comme l'héritier du roi Porsenna : en 1589, à l'occasion de ses noces avec Christine de Lorraine, une peinture de Jacopo Ligozzi placée au-dessus de l'entrée du Palazzo Vecchio, éphémère mais immédiatement diffusée par le biais de la gravure, représente Cosme I^{er} de Médicis couronnant une femme représentant la Toscane alors qu'à ses côtés le roi Porsenna tient dans ses mains une couronne brisée. Il s'agit de la couronne de l'antique Étrurie, jadis ceinte par le roi de Chiusi, qui avait été perdue et que Ferdinand s'apprête à son tour à recevoir, au nom de ses ancêtres.

Dans la Florence tardo-renaissante, les Étrusques sont les protagonistes d'un passé interrompu auquel les grands-ducs donnent sens dans le cadre d'une œuvre de rachat et d'accomplissement prophétiques. A cet appel d'un passé ventriliqué, les recherches savantes menées aux siècles suivants apporteront des réponses toujours décevantes, mais par là même douées d'une formidable puissance de relance. ■

Notes

1. Sur ce thème, outre l'article pionnier d'André Chastel « Le musée étrusque et l'« Etruscan revival » », A. Chastel, *Art et humanisme à Florence, au temps de Laurent le Magnifique*, Paris, 1961, voir Giovanni Cipriani : *Il Mito etrusco nel rinascimento fiorentino*, Florence, 1980.
2. Sur la collection étrusque des Médicis : Mauro Cristofani, « Per una storia del collezionismo archeologico nella Toscana granducale. I, I grandi bronzi », *Prospettiva*, 1979.
3. Montaigne, *Journal de voyage en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, Città di Castello, 1889, p. 180.